Fairfield Osborn, *La planète au pillage*

Arles, Actes Sud (« Babel »), 2008, 214 p.

Luc Semal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10592>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10592

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 7 avril 2009

Référence électronique

Luc Semal, « Fairfield Osborn, *La planète au pillage* », *Études rurales* [En ligne], 184 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10592>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Fairfield Osborn, *La planète au pillage*

Arles, Actes Sud (« Babel »), 2008, 214 p.

Luc Semal

Fairfield Osborn, *La planète au pillage*. Préface de Pierre Rabhi. Essai traduit de l'américain par Maurice Planiol. Arles, Actes Sud (« Babel »), 2008, 214 p.

- 1 Parmi les visionnaires de la question écologique, on cite volontiers les biologistes Rachel Carson et Barry Commoner, le démographe Paul Ehrlich, etc. Mais qui se souvient de Fairfield Osborn¹ ? Président de la New York Zoological Society, ce biologiste renommé a publié en 1948 un essai intitulé *Our plundered planet*, consacré aux dégâts causés par l'homme à son environnement, et qui fut salué comme un livre incontournable par des personnalités aussi illustres qu'Eleanor Roosevelt, Aldous Huxley et Albert Einstein. Pour la petite histoire, un roman de science-fiction, paru en 1953, faisait même de cet auteur l'une des lectures préférées des guérilleros écologistes du futur, entre deux voyages vers la planète Mars !² Bref, Fairfield Osborn et sa *Planète au pillage* marquèrent véritablement les esprits de l'époque.
- 2 Et que disait ce texte ? La phrase choisie en exergue en résumé bien la thèse centrale : « L'humanité risque de consommer sa ruine par sa lutte incessante et universelle contre la nature plus que par n'importe quelle guerre. » (P. 3) Cette comparaison était d'autant plus osée que la Seconde Guerre mondiale venait à peine de s'achever : il était donc particulièrement choquant, voire indécent, de sous-entendre que se profilait un danger plus grave encore. « Cette autre guerre mondiale, qui continue toujours, apporte à la race humaine des détresses plus vastes et plus générales que n'a pu le faire jusqu'ici un conflit armé ; elle est grosse d'un désastre final pire encore que celui qui pourrait provenir d'un abus de l'arme atomique. Cette autre guerre, c'est celle de l'homme contre la nature. » (P. 13) Hier incroyablement provocante, cette mise en garde entre pourtant aujourd'hui en résonance directe avec les conclusions du rapport Stern, selon lesquelles le coût du changement climatique sera vraisemblablement supérieur à celui des deux guerres mondiales cumulées.

- 3 « Aveugle à la nécessité de coopérer avec la nature, l'homme passe son temps à détruire les ressources de sa propre vie. Encore un siècle comme celui qui vient de s'écouler, et la civilisation se trouvera face à la crise finale. » (P. 47) L'intérêt de cet avertissement radical tient notamment à l'argumentation scientifique qui le motive : dans une première partie intitulée « La planète », Osborn retrace l'histoire de l'humanité en insistant sur sa spécificité au sein du vivant et sur la manière dont elle modifie son environnement ; dans une seconde partie intitulée « Le pillage », il fait état de l'accélération des destructions sur chaque continent en insistant sur l'érosion des sols, le besoin toujours renouvelé de terres vierges et les limites d'une telle stratégie. Osborn a donc recueilli en son temps de grandes quantités de données qu'il cherche à relier entre elles et à systématiser pour mieux en comprendre la logique, quitte à se lancer dans des prévisions hasardeuses ou à sombrer dans le catastrophisme. Cette démarche rappelle fortement la méthodologie proposée par le philosophe allemand Günther Anders³, qui consiste à « exagérer » les phénomènes pour pallier les défauts de l'imagination humaine, trop timide pour véritablement prendre la mesure de la puissance destructrice que nous confère désormais la technique. « On ne peut encore avoir de rapports précis sur tous les pays de l'Amérique latine, mais il y a malheureusement lieu de penser que l'alarmante dilapidation des ressources naturelles mise en évidence par les récentes recherches effectuées dans certains pays se poursuit à la même allure sur le continent tout entier. Après deux ans de travail sur le terrain, le chef des spécialistes engagés par l'Union panaméricaine pour poursuivre ce genre d'études n'a pas hésité à appeler l'Amérique du Sud un continent en train de s'évanouir. (P. 168) Cette méthodologie va évidemment à l'encontre de la traditionnelle prudence scientifique puisqu'elle intègre des données incertaines ou difficilement vérifiables. Mais le fait qu'Osborn ait pressenti dès 1948 la détérioration de la situation écologique mondiale ne plaide-t-il pas en sa faveur ?
- 4 Il est évident que, dans un essai datant d'une soixantaine d'années, certains arguments et certaines réflexions ont vieilli : ainsi la référence à « la main bénie du Créateur » (p. 29) peut surprendre dans un écrit scientifique. De même, l'idée que les hommes préhistoriques étaient « extrêmement féroces » (p. 31) serait aujourd'hui remise en cause par de nombreux spécialistes. Inutile de prolonger cette liste de détails devenus obsolètes. Cette lecture permet surtout de constater à quel point la structure globale de la réflexion s'est avérée exacte et comment un esprit déductif est parvenu à identifier les grandes tendances à venir. Le livre d'Osborn confirme qu'on pouvait déjà pressentir, avec deux générations d'avance, la multitude des problèmes que beaucoup semblent découvrir aujourd'hui : pression démographique (p. 15), érosion des sols (p. 60), perte de la biodiversité et déforestation (p. 64), empoisonnement par le DDT et les pesticides (p. 70), croyance illusoire dans les miracles de la technologie moderne (p. 199).
- 5 S'il ne fallait retenir qu'une seule des prémonitions d'Osborn, on citerait celle qui concerne la Nouvelle-Orléans : « Que dire alors de la vallée de ce fleuve immense, le Mississippi, dont le lit est si surélevé, le cours si étranglé, si bloqué par la boue provenant des terres les plus productives qu'en temps de crue il coule à un niveau bien supérieur à celui des rues de la Nouvelle-Orléans ? Comme nous en avons vu tant d'exemples depuis le début des temps historiques, le jour viendra où la puissance irrésistible de la nature en révolte balaiera tous les obstacles, même les plus solides et les mieux combinés que la science des ingénieurs modernes est capable de lui opposer. Il est dès lors certain que jamais on ne pourra mettre en échec les forces naturelles par

des moyens de ce genre. » (P. 191) Voilà qui ouvre de nouvelles perspectives aux penseurs contemporains de la catastrophe : alors que maints commentateurs avaient mis en garde contre l'ouragan Katrina de 2005, comment expliquer que cet avertissement n'ait tout simplement pas été entendu ?

- 6 La même question se pose lorsque l'auteur se penche sur d'anciennes civilisations florissantes qui se sont effondrées faute d'avoir suffisamment tenu compte de la fragilité de leur environnement. En 2005, Jared Diamond a, dans le même sens, évoqué le cas de l'Empire maya et suscité de vives polémiques : cette thèse de l'effondrement venait bousculer les schémas de pensée traditionnels ⁴. Mais il est intéressant de constater qu'une thèse très proche avait déjà été soutenue dans les années 1970 par Jean Dorst, qui, lui aussi, prenait les Mayas pour exemple ⁵ et, auparavant d'ailleurs, par Fairfield Osborn lui-même : « Le désastre de l'Ancien Empire maya dans son fief originel de Peten pourrait, en définitive, n'avoir été que la préfiguration de celui qui, aujourd'hui, se déroule sous nos yeux à l'échelle d'un continent entier. » (P. 175) Et, plus loin : « En vérité, l'Amérique descend encore la spirale par où tant d'autres nations se sont déjà trouvées entraînées dans le néant et dans l'oubli. » (P. 199) On peut ainsi se demander si nos sociétés sont capables ou non d'intégrer à leur réflexion une éventualité aussi radicale que celle de leur propre fin. On rejoint ici le catastrophisme éclairé de Jean-Pierre Dupuy ⁶ : sommes-nous seulement capables de croire ce que nous savons, d'envisager cette spirale de l'effondrement et d'agir pour y mettre un terme ?
- 7 À cette question, Fairfield Osborn répond par l'incertitude. Théoriquement, il existe des solutions qui pourraient être mises en œuvre même si cela s'avérait très coûteux : par exemple, « l'emploi massif d'engrais chimiques et organiques » et « des programmes de reboisement à longue échéance » (p. 112). Mais il doute que nos sociétés aient assez de sagesse pour s'engager dans cette voie, plus durable, certes, mais moins facile que l'impasse actuelle : « Un meilleur usage [du sol] pourrait y porter remède, mais sommes-nous organisés pour faire passer dans la pratique les connaissances déjà acquises sur l'utilisation correcte, la protection à long terme des sols productifs, et sommes-nous disposés à le faire ? » (P. 178) Le problème est aussi qu'« il n'y a qu'une poignée de particuliers assez intelligents pour avoir conscience du drame qui se déroule sous les yeux de tous et que pourtant presque personne ne sait voir » (p. 179). Après avoir constaté que le Dust Bowl a davantage alerté les esprits que toutes les mises en garde des scientifiques concernant l'érosion des sols, il en vient logiquement à s'interroger sur ce que nous appellerions aujourd'hui la pédagogie des catastrophes ⁷ : « Faudra-t-il donc un nouvel et catastrophique avertissement de la nature pour relancer dans l'opinion publique la volonté d'agir ? Ne saurait-elle accepter dès maintenant les multiples signes annonciateurs de la crise qui approche, et prendre les mesures pour l'éviter ? » (P. 200) Et de rappeler que ces mesures ne sont pas négociables : « À cela une seule solution est possible : l'homme doit reconnaître la nécessité où il se trouve de collaborer avec la nature. Il doit revoir ses exigences à la baisse, utiliser et conserver les ressources naturelles du monde entier de la seule manière qui puisse permettre à la civilisation de se maintenir. La solution ne peut venir que d'une meilleure compréhension du grand et éternel processus des forces naturelles. Le temps est aujourd'hui révolu où l'on pouvait espérer le braver impunément. » (P. 202)
- 8 Cependant, le lecteur peut aussi se demander si, en annonçant une catastrophe imminente il y a soixante ans, l'auteur n'a pas péché par excès. En effet, pour Osborn,

l'épuisement des sols menaçait directement la capacité de l'humanité à se nourrir, précipitant ainsi l'effondrement de notre civilisation. De ce point de vue, la croissance démographique le préoccupait particulièrement : « De toute façon il y aura, vers la fin de ce siècle, un nouveau demi-milliard d'hommes sur la terre, et, dans cent ans, la population mondiale dépassera de beaucoup les trois milliards. » (P. 49) Or, le fait est que la population mondiale avoisine actuellement les sept milliards, bien au-delà donc des prévisions d'Osborn, et que cette population peut encore être nourrie... Cette erreur d'appréciation suffit-elle à invalider le raisonnement de l'auteur ? Fondamentalement, non : la production alimentaire est aujourd'hui extrêmement dépendante des engrais chimiques, qui, contrairement aux engrais organiques, ne régénèrent pas durablement le sol et sont souvent issus de ressources limitées comme le pétrole. Cette dépendance inquiète les théoriciens du pic pétrolier qui se penchent sur la question de la production alimentaire post-pétrole⁸. En résumé, s'il est vrai que l'érosion des sols a temporairement été enrayerée par la « révolution verte » et par des pratiques culturales qu'Osborn n'avait pas prévues, de sérieuses menaces pèsent [pour varier les plaisirs] sur la possibilité de nourrir durablement une humanité toujours croissante.

- 9 Dans sa préface, l'agronome Pierre Rabhi, penseur de la décroissance et de la « sobriété heureuse »⁹, se demande pourquoi cet esprit visionnaire a été un oublié la généalogie de l'engagement écologiste. On se demande aussi pourquoi cette voix n'a pas été entendue en son temps alors qu'elle avait obtenu la reconnaissance de tant de grands esprits ? Il serait intéressant de savoir comment cet essai a été accueilli en 1948, et ce pour comprendre quels processus ont contribué à relativiser ce cri d'alarme, à temporiser et, finalement, à oublier les mesures politiques qui auraient dû s'ensuivre. Cela nous apprendrait beaucoup sur la difficulté qu'ont les institutions, aujourd'hui encore, à sortir des routines procédurales pour inventer et mettre en œuvre des solutions à la hauteur des enjeux, quand tout le monde s'accorde sur le constat d'une urgence écologique.

NOTES

1. Il s'agit ici de Fairfield Osborn Junior (1887-1969), souvent confondu avec son père Fairfield Osborn (1857-1935), paléontologue et conservateur au Muséum d'histoire naturelle de New York. Même les éditeurs d'Actes Sud les ont confondus : la biographie de la quatrième de couverture est celle du père, pourtant décédé treize ans avant la rédaction de cet essai !

2. Frederik Pohl et Cyril M. Kornbluth, *Planète à gogos*, Denoël, 1971 (édition originale : *The space merchants*, 1953), p. 190 : « Les héros consers semi-mythiques, comme Vogt et Osborn, dont on imposait dans toutes les cellules la lecture des œuvres. » Les « consers » évoqués ici sont les conservationnistes, c'est-à-dire les militants pour la conservation de la nature et de l'environnement. L'autre auteur évoqué est William Vogt, vraisemblablement pour son essai *La Faim du monde*, Hachette, 1950 (édition originale : *Road to survival*, 1948).

3. Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2002.
4. Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Gallimard, 2006.
5. Jean Dorst, *La Force du vivant*, Paris, Flammarion, 1979.
6. Jean-Pierre Dupuy, *Le catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002.
7. Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.
8. Yves Cochet, *Antimanuel d'écologie*, Paris, Bréal, 2009 ; Howard T. et Elisabeth C. Odum, *A prosperous way down : principles and policies*, Boulder, University Press of Colorado, 2008.
9. Pierre Rabhi, *La part du colibri. L'espèce humaine face à son devenir*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2006.